



A primer on the fiscal imbalance

We've heard a lot about the fiscal imbalance between Ottawa's flush revenues and the capacity of provinces and territories to deliver health and social services under federal-provincial agreements. We're going to hear a lot more about it this fall as the fiscal imbalance debate heats up in the run-up to a First Ministers' Conference. This month we provide a primer on the issue.

What is the vertical fiscal imbalance and should it be addressed? There is no agreement on that, and a significant dissenting view, offered by Andrew Coyne in this month's *Verbatim*, is that the fiscal imbalance either is a myth or has already been resolved by the previous government's open-bar deals such as the \$41-billion 2004 Health Accord.

For real inside-baseball fans, Robin Boadway delineates the reports and recommendations of a federal expert panel and a provincial advisory panel, both of which preceded the July premiers' conference, where there was no agreement on how Ottawa should proceed. The Harper government has already signalled its intentions, as Paul Boothe writes, in its budget discussion paper *Restoring Fiscal Balance in Canada*. Tom Courchene detects a "pendular swing" in federalism away from the "hourglass federalism" practised by the previous government, which intervened extensively in provincial jurisdictions with federal cash. Harvey Lazar suggests a framework for reforming fiscal arrangements, beginning with more certainty in funding by the feds. Don Drummond is from Missouri, or at least Ontario. France St-Hilaire, Alain Noël, and Ruth Hubbard and Gilles Paquet join the fray.

Appropriately, in an issue focused on fiscal federalism, we introduce another new department, *The Federation*. Kathy Brock of Queen's University's School for Policy Studies suggests that, beneath the calm surface, there are fault lines in the federation. While a worst-case election scenario was averted with Quebec joining the Conservative trend and the Bloc Québécois being denied its objective of 50 percent of the vote, the pressure is now on Stephen Harper and Jean Charest to deliver the goods on the fiscal imbalance. Brock sees other fault lines, including serious Aboriginal issues that have been further complicated by the new government walking away from the 2005 Kelowna Accord negotiated by the Martin government.

L'abc du déséquilibre fiscal

On a déjà beaucoup parlé du déséquilibre fiscal entre les copieuses recettes d'Ottawa et la capacité des provinces et territoires d'assurer les services sociaux et médicaux dans le cadre des ententes fédérales-provinciales. Et l'on en parlera davantage cet automne à mesure que s'intensifiera le débat préalable à une conférence des premiers ministres. Nous proposons donc ce mois-ci une sorte de guide d'introduction sur le sujet.

Qu'est-ce que le déséquilibre fiscal vertical et comment s'y attaquer ? Personne ne s'entend sur la question. Mais selon Andrew Coyne, qui s'en explique dans notre rubrique *Verbatim*, il s'agirait d'un mythe ou alors d'un problème d'ores et déjà résolu grâce aux généreuses ententes conclues par le précédent gouvernement, notamment l'Accord sur la santé de 41 milliards de dollars.

Pour les grands amateurs, Robin Boadway décortique les rapports et recommandations d'un groupe d'experts fédéral et d'un comité consultatif provincial ayant tous deux précédé la conférence des premiers ministres de juillet, laquelle n'a donné lieu à aucune entente sur la procédure qu'Ottawa devrait adopter. Paul Boothe écrit que le gouvernement Harper a déjà signifié ses intentions dans son document d'accompagnement au budget intitulé *Rétablir l'équilibre fiscal au Canada*. Tom Courchene détecte un « retour de balancier » qui nous éloigne du « fédéralisme de sablier » de l'ancien gouvernement, lequel occupait les champs de compétence provinciaux en y injectant des fonds fédéraux. Harvey Lazar propose un cadre de réforme des accords fiscaux prioritairement axé sur une certitude accrue du financement fédéral. Enfin, France St-Hilaire, Alain Noël, Ruth Hubbard et Gilles Paquet descendent eux aussi dans l'arène.

Dans ce numéro consacré au fédéralisme fiscal, nous inaugurons une nouvelle rubrique intitulée *La fédération*. Une fédération dont le calme apparent dissimule d'importantes lignes de faille, selon Kathy Brock, de la School for Policy Studies de l'Université Queens. Bien qu'on ait évité le scénario du pire lors des élections fédérales grâce à l'adhésion du Québec à la dynamique conservatrice et à l'incapacité du Bloc québécois d'atteindre son objectif de 50 p. cent des suffrages, la pression s'est depuis reportée sur Stephen Harper et Jean Charest, dont on attend qu'ils tiennent parole sur le déséquilibre fiscal. Mais Kathy Brock repère d'autres lignes de faille,

Peter Lougheed's 14 years as premier of Alberta, from 1971 to 1985, were one of the most significant and successful premierships of the 20th century. Under his leadership, and with the price of oil increasing by a factor of six from 1973 to 1979, Alberta became a major player at the table of the Canadian federation. In the 1980s, he staunchly defended Alberta against the federal incursions of the National Energy Program, at the same time refusing to fan the flames of western alienation.

In a rare interview, he shares his concerns that the Alberta economy is overheated and that the oil sands developments are outrunning the capacity of infrastructure, such as schools, hospitals, housing and roads in Fort McMurray. He calls it "a mess." As someone who was at the table when the Charter of Rights was accepted in 1981, he shares another concern, that the notwithstanding clause, which he calls "the deal maker" of the Charter, is falling into disuse.

Now a vigorous 78, he was in rare form and excellent humour when we met at his Calgary law office. All his successors will be measured against him. No one is likely to surpass the Lougheed legacy of excellence in government. Not any time soon.

This month marks the fifth anniversary of the September 11 attacks on New York and Washington, an immediate tragedy of immense proportions, but in larger terms an event that changed the world as we knew it. Looking back, a 12-year Pax Americana, from the fall of the Berlin Wall in 1989, ended on that terrible morning in 2001. We asked our contributing writer Robin Sears to write a personal reflection on that day and its larger meaning.

As previous generations remember December 7, 1941, or November 22, 1963, a new generation will always remember where they were and what they were doing when they heard the news. I was walking down Ste-Catherine Street in Montreal, marvelling at the perfect September sky, when a colleague burst by on his way to a radio station where I do commentaries. "A plane just flew into the World Trade Center," he shouted, without breaking stride. "That's odd," I thought. "It's a perfect day all along the East Coast. If it's not the weather, it's not an accident."

When I got to where I was going, Jean Charest's Montreal office when he was still opposition leader, one of his aides grimly reported that another plane had flown into the second tower. Charest interrupted our interview and turned on the television in his office, just in time for us to see Peter Jennings describe the fall of the South Tower. Charest picked up the phone and called his wife, Michelle. "Michou," he said urgently, "you've got to turn on the television. It's terrible." Like everyone else, he remembers everything about that terrible day. As Sears points out, we are still living with, and sorting through, its larger consequences.

notamment l'aggravation des questions autochtones suscitée par la tiédeur du nouveau gouvernement face à l'Accord de Kelowna, négocié en 2005 par le gouvernement Martin.

De 1971 à 1985, les 14 années de Peter Lougheed à la tête de l'Alberta auront constitué l'un des règnes les plus fructueux du dernier siècle. C'est sous sa direction, et sous l'effet de la multiplication par six du prix du pétrole de 1973 à 1979, que l'Alberta est devenue un acteur clé de la fédération canadienne. Dans les années 1980, il a vigoureusement défendu sa province contre les intrusions du Programme énergétique national tout en refusant d'attiser la flamme de l'aliénation de l'Ouest.

Dans l'une de ses rares entrevues, il dit s'inquiéter de la surchauffe de l'économie albertaine et de la priorité donnée à l'exploitation des sables bitumineux par rapport à d'autres capacités d'infrastructure comme les écoles, les hôpitaux, le logement et les routes à Fort McMurray. Il qualifie la situation de « fouillis ». À titre de témoin de la promulgation de la Charte des droits en 1981, il s'inquiète par ailleurs de l'abandon de sa disposition de dérogation, pourtant idéale à ses yeux pour négocier des ententes.

Dans son cabinet d'avocats de Calgary, j'ai rencontré un homme de 78 ans en pleine forme et d'excellente humeur. Peter Lougheed est un modèle auquel tous ses successeurs seront comparés. Et ce n'est pas de sitôt qu'on fera oublier son héritage d'excellence en matière de gestion gouvernementale.

Ce mois-ci marque le cinquième anniversaire des attentats du 11 septembre à New York et à Washington, une tragédie aux proportions titanesques et, plus généralement, un événement qui a fait basculer le monde tel que nous le connaissons. Rétrospectivement, c'est 12 ans d'une *Pax Americana* amorcée en 1989 avec la chute du mur de Berlin qui a brutalement pris fin en ce matin de 2001. Nous avons demandé à notre collaborateur Robin Sears de nous livrer ses réflexions sur ce jour fatidique et d'en cerner la signification globale.

Tout comme les générations précédentes ont gardé en mémoire les dates du 7 décembre 1941 ou du 22 novembre 1963, la génération actuelle n'oubliera jamais où elle se trouvait ni ce qu'elle faisait en apprenant la nouvelle de ces attentats. Je marchais pour ma part rue Sainte-Catherine, à Montréal, sous un magnifique ciel de septembre, quand j'ai rencontré un collègue qui se dirigeait vers la station de radio où je commente l'actualité. « Un avion vient de percuter le World Trade Center », m'a-t-il lancé sans ralentir le pas. « Étrange, ai-je aussitôt pensé. Il fait beau sur la Côte est. Et si ce n'est pas la météo, ce n'est sûrement pas un accident. »

Arrivé à destination, c'est-à-dire au bureau montréalais d'un Jean Charest alors chef de l'opposition, l'un de ses assistants a sombrement annoncé qu'un autre avion venait d'emboutir la seconde tour. Jean Charest a interrompu notre entretien pour allumer la télévision, juste au moment où Peter Jennings décrivait l'effondrement de la tour Sud. Comme nous tous, il se souvient de chaque instant de cette terrible journée.